

B E Y O Ğ L U

DIRECT.: Beyoglu, Istanbul Palace, Impasse Olivo — Tél. 41352
RÉDACTION: Galata, Çınar Sokak, Sen Piyer Han 2 ci kat
Tél. 49266

Pour la publicité s'adresser exclusivement à la Maison
KEMAL SALIH-HOFFER-SAMANON-HOULI
Istanbul, Sirkeci, Ajirefendi Cad. Kahraman Zade H. Tél. 20094-95

Directeur-Propriétaire: G. Primi

QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

Hégémonie maritime et aérienne de la Méditerranée

La presse internationale s'est beaucoup occupée, ces jours derniers, de questions militaires et l'on peut dire que jamais, depuis 1918, les problèmes à la fois stratégiques et tactiques que telles ou telles autres éventualités politiques pourraient poser n'ont été abordés de façon aussi nette, aussi précise, et avec un mépris aussi total des euphémismes d'usage en temps normal. La tension internationale explique et justifie cette franchise un peu brutale. L'article de M. Carvin, dans le « Daily Telegraph » est peut-être le plus audacieux, le plus vigoureux qui ait été publié.

Nous avons vu renaître la controverse entre les partisans des flottes de navires de surface et ceux des flottes purement aériennes. Controverse ancienne, surgie au lendemain de l'armistice et qui n'a jamais complètement cessé. Elle a mis aux prises, dans les deux camps, des personnalités dont l'opinion fait autorité dans les questions militaires.

Pour départager les adversaires, on a organisé un peu dans tous les pays et surtout aux Etats-Unis où le problème a passionné tout particulièrement les foules, des expériences de grand style, dans des conditions rappelant aussi fidèlement que possible, celles du temps de guerre. Des cuirassés de tout rang et de tout âge ont été exposés à des attaques aériennes réglées suivant une gradation savante : cuirassés de ligne ex-allemands livrés au lendemain de l'armistice, vieux cuirassés nationaux rayés des cadres ou unifiés de grande taille prématurément condamnés en vertu du traité de Washington. Nous ne nous appesantirons pas sur toutes ces expériences dont la seule énumération occuperait toute une colonne de ce journal.

Tout au début, on avait vu dans l'aviation de bombardement, l'instrument destiné à supplanter définitivement le canon. Il ne semble pas que les expériences dont nous avons parlé plus haut aient confirmé une opinion aussi radicale, et d'ailleurs le fait que toutes les grandes marines continuent à construire des cuirassés de ligne, que l'Italie en particulier (le pays du général Douhet, le grand théoricien de la guerre aérienne exclusive) en ait mis deux en chantier, démontre que la carrière du navire de guerre n'est pas close. Des navires de guerre modernes, c'est à dire dotés de protection anti-aérienne est développée, habilement conduits et manœuvrés avec toute la célérité voulue pourront affronter, sans trop de risque, la haute mer, à condition de demeurer constamment sur leurs gardes.

Toutefois, ainsi que le proclamait, il y a déjà quelque douze ans l'amiral Sims, l'ancien commandant en chef des forces navales américaines dans les eaux européennes pendant la grande guerre, aucun navire de surface ne pourrait échapper longtemps à la mise hors de combat et à la destruction complète si le reste à portée des aéroplanes ayant le contrôle de l'air ; aucune flotte, si puissante qu'elle soit, ne peut opérer avec succès contre un pays ou une position quelconque quand ceux-ci sont défendus par un plus grand nombre d'avions que celui pouvant être transporté par la flotte. Dans le cas d'un blocus maritime exercé par la flotte britannique, par exemple, avec le concours de ses deux plus grands porte-avions, le *Glorious* et le *Courageous*, ceux-ci grouperaient un peu plus de cent avions, ce qui est évidemment impressionnant ; mais que sont ces cent appareils contre les flottes aériennes d'un grand pays qui pourrait leur opposer non seulement ses escadres d'hydravions, mais aussi ses appareils de bombardement terrestres...

Ici il faut observer que les données du problème diffèrent essentiellement suivant l'étendue du champ de bataille envisagé.

A travers l'immensité du Pacifique ou de l'Atlantique, la tâche des avions, tant comme appareils de reconnaissance que comme appareils de combat est rendue difficile, tandis que le cuirassé et les flottes de surface sont favorisés par la supériorité de leur rayon d'action. Dans une mer étroite comme la Méditerranée, où Gibraltar n'est qu'à quelques heures de vol de la Sicile ou de Malte, la situation est renversée de tout au tout. Ici, le problème du ravitaillement ne se pose plus avec angoisse pour une escadre aérienne qui peut, dans le courant d'une même journée, exécuter une reconnaissance offensive à travers une bonne partie du bassin de la Méditerranée occidentale, par exemple, et rentrer à ses bases sans avoir épuisé ses réservoirs.

Et une seconde considération intervient également. Si le navire de surface, cible mobile, peut déjouer dans une cer-

taine mesure, les attaques aériennes ou tout au moins n'est pas condamné à y succomber inmanquablement, il n'en est pas de même des bases navales — cible fixe — sans lesquelles pourtant toute flotte de surface serait condamnée à l'inaction.

Or, aucune base navale méditerranéenne, y compris Gibraltar ou Malte, n'est à couvert aujourd'hui contre les effets destructeurs d'une attaque menée avec énergie dès le début des hostilités, par des escadres aériennes nombreuses, se succédant en vagues d'assaut rapprochées. De grandes manœuvres récentes — celles de Toulon notamment — l'ont démontré jusqu'à l'évidence.

Avant l'avènement de l'avion, la toute puissance d'une position centrale, fortement organisée, et dominant une large étendue de côtes ennemies était un axiome. On citait l'exemple classique de Nelson surveillant de son mouillage de St-Florent, en Corse, à la fois Toulon et les ports espagnols. Aujourd'hui, disposer d'une ou deux bases navales même formidablement organisées, et y concentrer tout l'appareil défensif et offensif d'un pays est une faiblesse. C'est s'exposer à tout perdre du fait d'une seule attaque aérienne réussie. Par contre, les pays qui ont le plus de chances de succès sont ceux qui ont un littoral étendu, des îles nombreuses, offrant autant de points d'appui qui ne peuvent être détruits tous à la fois, et où leurs escadres aériennes peuvent facilement trouver ce qui leur faut pour multiplier leurs attaques : de quoi faire le plein de leurs réservoirs ! Ceci nous rappelle un souvenir personnel par lequel il nous plaît de finir.

On demandait, en notre présence, au commandant de l'escadrille aérienne grecque, venue l'année dernière à Istanbul, comment il se fait que la marine hellénique n'ait aucun porte-avions. Et cet officier de répondre : — Mais toutes nos îles sont autant de porte-avions !...
G. PRIMI.

Le Président du Conseil a reçu hier Mme Afet

Le Président du Conseil, Ismet Inönü, s'est reposé hier au Pera Palas et il a reçu dans l'après-midi la visite de Madame Afet, membre de la commission d'histoire, avec laquelle il s'est longuement entretenu.

L'opération que M. le Président du conseil a subie, a parfaitement réussi.

LES DEPLACEMENTS DE NOS MINISTRES

Le départ de M. Ali Çetinkaya

M. Ali Çetinkaya, ministre des Travaux publics, est parti hier soir pour Ankara par le rapide auquel on avait attaché un wagon spécial.

Le ministre fera incessamment un voyage d'études dans les provinces orientales.

M. Muhlis Erkmen à Samsun

Le Ministre de l'Agriculture, M. Muhlis Erkmen, qui fait un voyage d'études, est arrivé à Samsun d'où il est parti hier pour Çarşamba et Bafra.

C'est Dimanche 20 Octobre 1935 que sera effectué le recensement général

Le recensement est une entreprise très vaste, très difficile, dont la réalisation est subordonnée aux soins extrêmes que chacun apportera à accomplir la part de devoirs qui lui incombe.

Nous devons, tous, travailler et nous efforcer dans la mesure extrême de nos moyens, afin d'obtenir des résultats surs.

L'art turc en deuil Les funérailles de M. Namik Ismail

Hier ont eu lieu en grande pompe les funérailles de M. Namik Ismail, notre grand peintre et directeur de l'Académie des Beaux-Arts.

Dès 13 heures, les jardins de l'hôpital allemand étaient envahis par toutes les personnes qui avaient tenu à rendre un dernier hommage au Disparu.

On remarquait notamment le Ministre de l'Intérieur, M. Şükrü Kaya, les députés, les élèves du grand maître, les peintres, les architectes et les sculpteurs.

A 15 heures, le cercueil porté à bras par les élèves sortit de l'hôpital précédé par les porteurs de nombreuses couronnes et suivi avec recueillement et tristesse par l'assistance. Le cortège s'arrêta devant l'ambassade d'Allemagne où la bière fut déposée dans l'auto mortuaire et les assistants prirent place dans deux cents autos. La prière des morts a été dite à la mosquée de Beşiktaş d'où l'on s'est rendu au cimetière d'Ortaköy où a eu lieu l'inhumation. Des discours ont été prononcés par le sous-directeur de l'Académie des Beaux-Arts et le peintre M. Elif Naci.

Dans un article ému consacré au grand disparu que pleure l'art turc, le *Cumhuriyet* écrit notamment : Namik Ismail travaillait beaucoup, et il travaillait méthodiquement. C'est ce qui lui a permis de créer de rien l'Académie des Beaux-Arts. Ceux qui visitent ce palais de l'art, à Fındıklı, sont frappés du sérieux, de l'ordre, de la discipline qui y régnent.

Excellent administrateur, très attaché à son devoir, Namik savait ce qu'il faisait et ne tentait pas de faire ce qu'il ignorait. Ses élèves et ses camarades l'aimaient. Ils s'étaient rendus compte, avec le temps, que les petites manies de ce jeune directeur ne s'inspiraient que de l'amour de l'art et de l'amour de la patrie. Namik Ismail était naturellement éloquent. S'il n'avait pas été peintre, il aurait été poète.

Il aimait passionnément la mer. Il passait l'été à bord de son cotre, *Korsan* (le Corsaire) à Kalamış. Très hospitalier, il avait le culte de l'amitié et défendait contre les calomnies ses camarades avec acharnement. Ce grand artiste n'était nullement un bohème. Au contraire, il était très sérieux et était un homme de société accompli. Les étrangers de passage appréciaient vivement ce directeur accompli de l'Académie des Beaux-Arts et nous en étions tous fiers.

Il a fermé ses yeux amoureux de la vie et de la beauté au milieu de cette mer qu'il aimait tant, à un âge où il pouvait rendre encore bien des services à la patrie.

D'autre part, M. Peyami Safa, écrit dans le *Tan* :

« Peu de personnalités en vue étaient aussi équilibrées que Namik Ismail ; peu d'artistes, autant que lui, savent subordonner au contrôle d'une intelligence sérieuse leur vie, leur art, leur activité. Ce goût de l'ordre, cet équilibre, se manifestaient dans le moindre de ses gestes, dans la façon, par exemple, dont il faisait tomber, d'un doigt soigneux et mesuré, la cendre de sa cigarette. Je ne me souviens pas de l'avoir vu esquiver un seul geste hâtif, désordonné, inopiné ; d'avoir entendu sa voix égale s'élever ou s'élever une seule fois. Tous ceux qui le connaissaient avaient pu apprécier la symphonie silencieuse qui se dégageait de toute sa personne.

Parmi tous nos artistes, on en trouvera difficilement un autre chez qui, survive, autant que chez Namik Ismail, cet esprit d'équilibre, cette sérénité morale qui était l'apanage des artistes de la Grèce ancienne.

Une enquête très sérieuse est menée par le directeur de l'hygiène, M. Ali Rıza, au sujet de certaines circonstances douloureuses dont le décès de M. Namik Ismail a été accompagné. Il a été constaté notamment que les médicaments contenus dans la petite pharmacie réglementaire à bord du bateau de l'*«Akay»* où le défunt a été pris de syncope, ne portaient pas d'étiquette. Après l'accostage du bateau au pont, il s'est passé 20 minutes parce qu'on avait fait venir une automobile de secours au lieu d'une voiture pour le transport des malades.

Le « çarşaf »

Un courant se dessine à Istanbul contre le port du çarşaf (manteau d'ancienne forme). On estime cependant qu'il est préférable de faire une intense propagande dans ce sens parmi les dames pour les convaincre de l'abandonner plutôt que d'avoir recours à un arrêté.

Une précieuse relique La montre qui sauva la vie à Atatürk

C'était pendant la guerre générale, sur le front de Çanakkale. Une balle s'était aplatie contre la montre de poche d'Atatürk qui avait eu ainsi la vie sauve de façon providentielle.

Le général Liman von Sanders, ayant exprimé le désir de conserver ce précieux objet, à titre de souvenir, notre grand leader le lui céda volontiers. Or, Liman von Sanders étant décédé, la commission de l'histoire turque a entrepris des démarches auprès de ses héritiers pour ravoir cette montre. Elle promet une récompense à qui la retournera ou indiquera la personne qui la détient actuellement.

Sur la tombe du « Mehmeçik »

Au cours d'une cérémonie présidée par le général Ali Rıza, qui a aussi prononcé un discours et en présence de la foule recueillie, des couronnes ont été déposées à Dumlupınar sur la tombe du Soldat Inconnu, pendant que des avions faisaient des évolutions.

Une candidature

Le P. R. P. aurait, dit-on, l'intention de poser la candidature comme député, du grand romancier populaire, M. Hüseyin Rahmi.

L'inspecteur général de la Thrace ad intérim

M. Vehbi Demir, sous-secrétaire d'Etat du Ministère de l'Intérieur, qui assurait l'intérim des fonctions d'inspecteur général de la Thrace, est rentré hier à Ankara.

Entre frères...

Quinze ans, ô Roméo ! L'âge de Juliette...

C'est l'âge aussi de Refik, fils de Lutfi, habitant à Tarabya, qui a, déjà, un flirt assez prononcé avec une adolescente de l'endroit. Tous les soirs, les deux amoureux se réunissent pour de longues promenades sentimentales, au clair de lune.

Le père de Refik, jugeant cette liaison trop précoce, lui avait ordonné de rompre. Objurgations et menaces avaient été également vaines.

L'autre soir, comme les deux jeunes gens se promenaient aux abords du cimetière grec, en un lieu particulièrement romantique, le jeune frère de Refik, un bambin de 13 ans, Tefvik, surgit devant le couple.

— Tu sais que papa t'a interdit cette relation...
— Je t'apprendrai, morveux, à t'occuper de ce qui ne te regarde pas...
Et Refik, s'armant d'un canif — déjà ! — se rua sur son frère.

Mais, dans sa précipitation, il laissa tomber l'arme ; Tefvik s'en saisit.

La querelle s'éleva. Le plus jeune des deux adversaires planta le canif dans le ventre de son frère, puis il lui en laboura le visage.

Aux cris de la victime, des gendarmes survinrent. Ils désarmèrent Tefvik et envoyèrent d'urgence Refik à l'hôpital de Beyoglu.

Une atroce vengeance

Le nommé İzzet, du village de Çadırli (Eregli), avait eu une série de procès, qu'il avait gagnés, mais qui lui avaient attiré des haines tenaces. L'autre jour, comme il procédait à la cueillette d'aubergines dans un champ, aux abords du moulin d'Alaplı Molla, deux hommes surgirent devant lui. Ils l'abattirent à coups de fusil de chasse puis lui tranchèrent la tête qu'ils écrasèrent sous des pierres afin de rendre la victime méconnaissable. Ils comptaient sans la perspicacité des gendarmes qui ne tardèrent pas à découvrir les auteurs matériels du crime — İlyas et Mehmed, également du village de Çadırli — ainsi que ses instigateurs, des plaideurs mécontents...

Les forêts qui flambent

Kastamuni, 31. — Les incendies de forêts continuent dans toute leur intensité dans le vilayet de Kastamuni. Indépendamment de celui de la forêt d'Ilgaz, qui a détruit une superficie de douze km. carrés, la forêt «Bostans» brûle aussi depuis deux jours. Un autre incendie a éclaté dans la forêt des environs du village de Bırhanlı ; celui de Kasellar a été éteint il y a deux jours. Depuis trois jours, les dégâts dans cette région de Daday, brûlent. Les dégâts dans cette région depuis l'été et à la suite d'autres incendies s'élevaient à un million de Ltqs.

«Ceux, dit M. Mussolini, qui se bercent de l'illusion d'arrêter l'Italie fasciste seront déçus,,

«La Nation saura arrêter au moment fatidique la roue de la Destinée,,

Bolzano, 31. — M. Mussolini dirigeant lui-même son auto, a visité divers centres ruraux et industriels aux environs de Merano, reçu partout par des manifestations populaires enthousiastes. Le podesta de Merano lui a offert un superbe cheval alsacien.

Le Roi rend hommage au martyr Battisti

Trento, 31. — Le roi, arrivé ici sans préavis et, de concert avec les autorités, a visité le château de Buonconsiglio, pour rendre hommage au martyr Cesare Battisti. La nouvelle de la venue du souverain s'étant immédiatement répandue, les citoyens accoururent en foule et acclamèrent longuement le monarque.

Trento, 1er A. A. — Le roi et le Duce, entourés par les hauts fonctionnaires d'Etat, les missions militaires étrangères et les hauts généraux de l'armée, de la marine et de l'aviation, assistèrent dans la ville de Ronzone, une quarantaine de kilomètres au nord de Trento, à la grande parade de 100.000 hommes en armes ayant participé aux dernières manœuvres. Le roi exprima sa vive satisfaction.

A son arrivée à Trento, M. Mussolini, devant les autorités, les associations et une foule immense, parla aux Trentins rappelant son séjour à Trento il y a 25 ans. Faisant allusion au prochain avenir, il dit que la nation entière saura supporter les sacrifices éventuels qui lui seront demandés. Elle n'ignore pas, en effet, que celui qui ne sait pas arrêter au moment fatidique la roue de la destinée, ne pourra peut-être jamais l'arrêter.

Les gouvernements anglais et américains se désintéressent de la nouvelle convention au sujet des pétroles du Harrar

Washington, 1er A. A. — La signature de la concession pétrolière en Abyssinie fut confirmée au département d'Etat par le chargé d'affaires des Etats-Unis à Addis-Abeba.

Parlant aux journalistes, M. Hull n'admit aucunement la possibilité que le gouvernement des Etats-Unis puisse être impliqué dans la controverse italo-éthiopienne à la suite de cette concession.

«Les transactions privées, ajouta-t-il, n'intéressent pas le gouvernement dans des circonstances ordinaires.»

Londres, 31 A. A. — On apprend dans les milieux officiels que le gouvernement britannique ne possède aucune information concernant la concession qui aurait été octroyée à un groupe financier anglo-américain par l'Ethiopie. Tant qu'une confirmation officielle ne sera pas reçue quant aux faits réels, on n'est pas enclins à attacher de l'importance à cette information.

On souligne qu'aucun appui officiel ou non-officiel ne fut donné au groupe financier par le gouvernement britannique.

On souligne, en outre, que le gouvernement britannique précisa à plusieurs reprises qu'il n'avait aucun intérêt économique impérial en Abyssinie, sauf le lac de Tana, et comme il a été annoncé par M. Eden aux Communes, le 9 juillet, le gouvernement britannique attente aux intérêts en Egypte, au Soudan et dans le haut bassin du Nil Bleu, est satisfait d'attendre un moment plus convenable pour poursuivre le plan Tana. Dans ces conditions, on estime que de donner aide ou encouragement quelconques à une telle entreprise anglo-américaine serait la dernière chose que le gouvernement ferait.

Londres, 1er A. A. — Le gouvernement britannique informa son ministre

qu'une concession pétrolière, dans le genre de celle qui a été annoncée, devrait faire l'objet d'une consultation préliminaire entre les trois signataires du traité de 1906, en vertu de l'article 2 dudit traité.

L'impression à Rome

Rome, 1er A. A. — Aucune notification officielle au sujet de la concession pétrolière ne parvint à Rome. Le mécontentement s'est accru à la suite du bruit que d'autres concessions relatives aux eaux du lac Tana seraient sur le point d'être accordées. On confirme officiellement que si l'Italie devenait maîtresse des régions sur lesquelles portent les concessions accordées, elle pourrait ne pas les reconnaître.

Les précisions que l'on fournit à Addis-Abeba

Addis-Abeba, 1er A. A. — Les milieux autorisés éthiopiens déclarent que la concession pétrolière était une affaire en cours depuis trois ans.

Elle aurait d'abord été proposée à un Italien, représentant une firme américaine qui aurait refusé de signer le contrat. On ignore complètement si les capitaux britanniques sont engagés dans la société concessionnaire.

La légation britannique n'a pas été mise au courant de l'affaire. On sait que la société concessionnaire paiera une redevance annuelle au gouvernement éthiopien, mais on ignore si elle a déjà fait des versements. On ignore également l'intention de la société en cas de changement de régime : les territoires concédés...

...Les mêmes milieux affirment que l'affaire n'a aucun caractère politique.

Contre la panique

Addis-Abeba, 1er A. A. — Le gouvernement exhorta la population au calme et menaça d'emprisonner les émissaires et de confisquer leurs biens.

L'Australie s'oppose à toute forme de sanctions

Londres, 31. — L'Agence Reuter apprend de Canberra que, durant la réunion du cabinet fédéral australien, plusieurs ministres se sont montrés inquiets au sujet de l'application possible des sanctions dérivant du pacte de la S.D.N. et ont décidé d'inviter le haut commissaire d'Australie à Londres à s'opposer à toute décision qui pourrait être prise dans ce sens, dans le conflit italo-éthiopien.

L'escadre anglaise en Egypte

Alexandrie, 31. — L'arrivée d'une escadre anglaise composée de cinq croiseurs, neuf contre-torpilleurs et des navires auxiliaires, est annoncée pour le 2 septembre.

Les volontaires

Bologne, 31. — Le député et directeur de la clinique chirurgicale de l'Université de Bologne, Raffaele Paolucci, médaille d'or, s'est engagé comme volontaire pour l'Afrique Orientale.

Il a été désigné comme directeur des ambulances de chirurgie en cours de formation et il sera accompagné de quinze médecins infirmiers et étudiants en médecine de l'Université de Bologne, tous volontaires.

Le drame de Marseille

Aix-en-Provence, 1er A. A. — Trois oustachis inculpés de complicité dans l'attentat contre le roi Alexandre, furent renvoyés devant les assises.

Deuil de cour en Italie

Rome, 31. — A l'occasion du tragique décès de la reine Astrid, le roi d'Italie a ordonné un deuil de cour de 21 jours, à partir du 29 août.

Une démission en Albanie

Tirana, 31. — Le ministre de l'Instruction publique, Ivanaj, a démissionné pour des raisons techniques. Le ministre de l'économie nationale, Demetër Cerrati, assumera l'intérim.

Le devoir qui attend

M. Hüseyin Cahid Yalçın écrit dans le Yedigün :

Nous nous entretenons avec un de nos juristes ; nous parlions de l'éducation de la jeunesse et de l'enfance. Mon interlocuteur se rendit compte que nous venions de toucher un point des plus sensibles. Il me dit hésitant, et comme à regret :

— J'ai un fils. Je ne sais quelle éducation lui donner... J'hésite beaucoup. J'aurais aimé en faire un homme de loi, comme moi. Il a d'ailleurs des dispositions dans ce sens. Mais je suis d'avis qu'il doit faire son éducation dans le pays. J'aurai pu l'envoyer tout jeune en Europe ; il y aurait fait ses études secondaires, pris son baccalauréat. Il serait retourné ici après avoir achevé les cours d'une université. Mais serait-il devenu ainsi un citoyen turc au sens complet du mot, tel que nous l'entendons ? En revenant ici déjà presque un homme, ne s'y serait-il pas senti dépaycé et presque un étranger ? Certaines choses qu'il verra ne lui sembleront-elles pas étranges ? Ne vivra-t-il pas en procédant à de perpétuelles comparaisons avec l'Europe ? Et comment être sûr que toutes ces comparaisons seront à l'avantage du pays ? A force de trouver les institutions et l'administration du pays inférieures à celles de l'étranger, ne sera-t-il pas amené à se détacher du pays, à le sous-estimer et à vouloir s'en éloigner ?

« Or, je ne veux pas que mon fils ait pour notre patrie le regard d'un critique étranger. Je veux, qu'attaché au pays, de toutes ses forces, il travaille pour le rendre meilleur et plus haut. C'est cette crainte qui, après une lutte intérieure, m'a empêché d'envoyer mon enfant en Europe quand il était jeune. Mais je dois avouer que j'ai été vaincu dans cette lutte. Il sait une langue étrangère au point de pouvoir faire son éducation supérieure en Europe. Je l'envoie à une Université étrangère. »

Etendant le sujet de notre conversation, nous fumes amenés, mon interlocuteur et moi, à parler des privations endurées par la génération précédente, des déceptions qu'elle a essayées, des douleurs et des catastrophes morales qu'elle a subies.

On avait vu, en effet, une jeune génération d'intellectuels qui avaient plongé dans la déception en constatant l'opposition entre l'idéal qu'ils nourrissaient et la réalité. Les jeunes gens qui avaient des idées occidentales étaient condamnés à ressentir une profonde misère morale au spectacle de la Turquie d'avant la révolution. Ils se sentaient des étrangers chez eux.

Il était impossible d'ailleurs qu'ils ne fussent heurtés et blessés par tout ce qu'avaient de moyenâgeux l'empire ottoman et ses institutions. Soit-disant, il s'était occidentalisé à l'aveugle, au « Tanzimat ». Mais ce n'était même pas un vernis. Toutes les conceptions et toutes les institutions de l'Orient, avec leurs faiblesses et leurs lacunes morales et matérielles subsistaient à l'intérieur des frontières de l'empire ottoman. Soit-disant, il y avait tout, dans le pays, des écoles, une justice, une administration. Mais en quoi tout cela différait-il d'une caricature mal faite ?

Tout ce que nous avions emprunté à l'Europe était resté à l'état d'une mauvaise copie. Nos habitudes et nos traditions étaient abandonnées, mais rien ne les avait remplacées. Nos moeurs, nos esprits, notre vie politique et sociale présentaient le désordre effroyable qui règne dans une maison en démantèlement. Rien n'était à sa place ; tout ce que vous touchiez vous demeurait entre les mains et vous ne saviez qu'en faire.

Peut-être l'ancien équilibre pouvait-il faire goûter une sensation de stabilité dans la vie spirituelle de ceux qui s'y conformaient ? Mais pour ceux qui vivaient à l'époque de transition, quand l'ancien était démolit et le nouveau n'était pas encore édifié, toutes les privations qu'ils éprouvaient ne pouvaient que les condamner à une existence de douleurs et de malheurs. Quel malheur pire que d'être condamné à aimer votre patrie d'un élan venu du plus profond de votre être et de devoir en même temps considérer cette patrie comme étrangère et même hostile : c'était le sort de ces malheureux.

Et après quelques années de luttes, le même chagrin vous attendait comme un abîme engloutit les émotions les plus vives. Finalement, de vos lèvres sortait la sentence : On ne peut rien faire dans ce pays ! Et ceci vous chagrinait.

Mais dans ce pays où l'on prétendait que rien ne pouvait se faire, tout ce que nous disions a été réalisé ou plutôt il n'y a plus d'obstacle réel à ce que se fassent les nouvelles créations désirées, les modifications, tout ce qui porte ses fruits.

Ceci ne veut pas dire que l'idéal a été atteint, mais que le chemin conduisant à cet idéal est libre. Le mouvement que l'on attend dans la suite est l'impulsion que donneront les enfants de la révolution qui ont assumé cette tâche. Mais ceci, à l'encontre des grandes victoires, n'est pas quelque chose qui frappe la vue.

Dans la lutte à entreprendre, notre principale arme sera l'école. La culture la méthode, la technique occidentales, mais non le sentiment occidental. Nos enfants et la jeunesse de l'avenir ne doivent pas voir cette patrie de loin, d'après l'oeil de l'étranger.

Un devoir difficile, mais glorieux à remplir attend la jeunesse.

Nous prions nos correspondants éventuels de n'écrire que sur un seul côté de la feuille.

L'Exposition du « Ciné Saray »

C'est toujours un plaisir que de rendre hommage à une initiative originale, réalisée avec succès.

En l'occurrence, l'initiative appartient à l'actif directeur du Ciné-Saray, M. Franco, qui a le secret d'apporter un élément sainement novateur dans la vie de l'écran de Beyoglu.

La réalisation est tout à l'honneur du goût et du sens artistique de Mlle O. Petridès, élève du défunt Prof. Porta.

Il s'agissait — c'était là l'idée — de donner au public, en un raccourci aussi saisissant que possible, une vue d'ensemble des principaux films que présentera cette année le « Saray », et de le faire en usant, d'une formule qui ne fut pas celle, banale et usée, de la présentation de photos et d'affiches. Mlle O. Petridès a donc réalisé, pour chaque film, de véritables emblèmes, à plans successifs, grandeur naturelle, qui donnent une curieuse sensation de profondeur et de perspective.

C'est là la première impression, celle qui frappe dès l'abord. Un examen plus attentif révèle la perfection technique — et disons le mot — l'art de la réalisation.

Il y a notamment une effigie, disons mieux, un portrait du Duc de Wellington, se détachant sur le fond de la bataille de Waterloo (film « Le Duc de Fers »), qui est une façon de chef-d'oeuvre. Admirez le visage expressif du grand capitaine des « habits rouges ». On ne nous a pas fait grâce d'une seule ride ; mais quelle énergie ne se dégage-t-elle pas de ces traits émaciés de vieillard !

Par contre, tout à côté, voici un Maurice Chevalier éclatant de santé, de jovialité, de bonne humeur.

Nous ne sommes pas de ces critiques chagrins qui reprochent à un artiste de « commercialiser » son talent ; ce qui est beau, le travail bien fait, mérite toujours d'être apprécié — et d'ailleurs, le cinéma n'est-ce pas un art aussi ?

Pour les amis de l'exotisme, le coin de l'Océanie présente un attrait spécial avec ses horizons marins, ses gens de couleur et même... ses aquariums peuplés d'étranges poissons aux nageoires brillantes !

Il y a... Mais, au fait, l'Exposition est publique, et nous nous en voudrions de gêner votre plaisir par une description trop minutieuse. La « Satie » a mis au service de cette réalisation si nouvelle, l'attrait de lumières discrètes, distribuées avec goût.

Henri Barbusse

Moscou, 30 A. A. — Henri Barbusse, célèbre écrivain français, décéda à la suite d'une pneumonie à 8 h. 55. Il était âgé de 62 ans.

Henri Barbusse demeura le type achevé de l'intellectuel pur qui est conduit par ses seules idées à la politique militante. Né à la littérature avec le siècle, il avait produit une série de romans à thèse sociale un peu diffus, un peu touffus, mais où se révélait une forte personnalité et une singulière intensité de vie et de passion. « Clarté » demeure l'oeuvre la plus caractéristique de cette période de sa production.

A l'explosion de la guerre, Barbusse s'engagea. Ce pacifiste fut, comme tant d'autres, un bon soldat et fut même cité à l'ordre du jour des armées. Mais il prit sa revanche par un livre, d'un réalisme puissant, tragique : « Le Feu ». A quelque dix ans de distance, cet ouvrage eut un retentissement comparable à celui que devait connaître « A l'Ouest rien de nouveau » d'un combattant de l'autre côté de la tranchée, l'Allemand Remark. C'était la guerre dépeinte de tout ce qui constitue sinon sa poésie, du moins son aspect idéal, le souffle du patriotisme, l'élan de la foi qui soutient le combattant à travers ses misères et au-dessus d'elles, — la guerre réduite à la lutte obscure contre la boue visqueuse, aux odeurs nauséabondes de la « feuillée » et du charnier. A ce point de vue, ce grand et beau livre se révéla un fort mauvais livre, désastreux pour le moral des combattants, le livre-type de la littérature défaitiste.

La révolution d'octobre 1917 le surprit en Russie, où il faisait partie de la mission militaire du général Nollet. Tout de suite, il sympathisa avec les hommes nouveaux et seul de la mission, après le rappel de celle-ci, il resta en Russie soviétisée. Déclaré déserteur, condamné à mort par contumace, Barbusse obtint la révision de son procès, lors de son retour en France après plus de dix ans d'absence, et sa réadmission au barreau de Paris. Depuis, il figura parmi les personnalités dirigeantes du parti communiste français, malgré que son indépendance d'esprit d'intellectuel frondeur s'accordait assez mal avec la discipline sévère du parti. Il était directeur littéraire de l'« Humanité ».



... Il faut développer le goût des voyages parmi le public...

LA VIE LOCALE

LE MONDE DIPLOMATIQUE

Ambassade d'Angleterre
Sir Percy Lorraine, ambassadeur d'Angleterre, part aujourd'hui pour son pays en congé de deux mois.

LE VILAYET

La protection contre les gaz
Les recherches du côté d'Istanbul pour les abris contre les gaz asphyxiants étant terminées, le tour est à Beyoglu. Mais comme il y a très peu d'endroits qui puissent servir à cet objet on va dans chaque grand immeuble choisir une chambre que l'on transformera en abri.

LA MUNICIPALITE

Le prix du pain
La commission chargée de la fixation du prix unique du pain, a décidé de se réunir chaque quinzaine comme auparavant et non plus hebdomadairement. Il n'y aura donc pas de réunion demain même s'il y a hausse sur le prix de la farine.

L'ENSEIGNEMENT

Les inscriptions dans les écoles primaires
A partir de demain matin commencent les inscriptions d'élèves dans les écoles primaires. Comme on prévoit qu'il y aura beaucoup de demandes, les inspecteurs de ces écoles vont tenir une réunion pour arrêter les mesures permettant de faire droit à toutes.

Il faudra créer de nouvelles écoles secondaires

Hier ont pris fin les inscriptions d'élèves pour les lycées et les écoles secondaires. A la suite d'une réunion tenue par les directeurs de ces lycées et écoles, il a été établi que 1.000 enfants environ devront être casés dans de nouvelles écoles secondaires à créer à Bakirköy, Ortaköy et Kadiköy et qu'il faudra, pour pouvoir répondre aux besoins, doubler les classes et se procurer des bancs et des livres classiques. A la fin de la réunion, on a télégraphié au Ministère les mesures préconisées et dès la réponse venue on passera à leur application. La nouvelle école d'Ortaköy sera affectée aux filles.

LES TOURISTES

Globe-trotters
Cinq universitaires autrichiens, dont une femme, sont arrivés hier à Istanbul. Ils se rendent à pied, aux Indes par la voie de l'Iran. Ils écrivent au fur et à mesure un ouvrage au sujet de ce qu'ils constatent dans les pays qu'ils traversent.

MONDANITES

Un bal à Yalova
L'administration de l'Akay a donné le 30 août 1935, à Yalova, un bal auquel ont assisté le Ministre de l'Economie, des députés ainsi que les notabilités d'Istanbul. Les invités ont fait le voyage d'aller et de retour à bord d'un bateau spécial. Les danses se sont prolongées jusqu'au matin. Il a été décidé que ce bal aura lieu chaque année à la même date.

De plus, il y a lieu de noter que toute cette semaine était consacrée à la Ligue Aéronautique, les succursales de celle-ci ont organisé des bals, des soirées, des matinées, des garden-party qui se poursuivent et se poursuivront dans le plus bel entrain.

La « coiffure de Kermesse »

Il nous revient que les coiffeurs les plus réputés de notre ville, présenteront le samedi soir, 7 septembre, lors de la kermesse organisée par le Croissant Rouge, dans les jardins du Taksim, des mannequins portant des modèles de coiffure les plus modernes. Un prix sera attribué à la meilleure, qui portera le nom de « coiffure de Kermesse ».

Un film italien

Venise, 31. — En présence de nombreuses personnalités et d'un magnifique public, on a projeté le film italien « Je donne un million », suscitant le plus vif intérêt et un succès réjouissant. Le sujet du film est tiré de la comédie « Bons pour un jour », de C. Zavattini et G. Mondaini ; la musique est du Mo. Gian Luca Tocchi. Directeur de la production Libero Solaroli.

Un formidable incendie ravage la pampa

Buenos Ayres, 31. — Un furieux incendie sévit depuis plusieurs jours, dans la province d'Entre Rios. Les paysans éleveurs de bétail fuient, terrifiés. De nombreux centres ont été évacués. Tous les moyens auxquels on a recouru pour circonscire l'incendie, se sont révélés jusqu'ici inutiles.

Pour savoir l'heure à la plage

Quels que soient les médecins avec lesquels je m'entretiens ces temps derniers ils me disent avec raison :

— Quand après avoir examiné un patient, nous lui conseillons des bains de mer, il nous demande combien de temps il doit rester dans l'eau. Nous lui répondons suivant le cas, 10 à 15 minutes.

Mais jetez un coup d'oeil sur les plages et dites-moi s'il y en a une seule où une pendule soit mise bien en évidence ?... Comme le monde malade ne peut prendre un bain de mer avec sa montre-bracelet, il est obligé de courir à sa cabine, consulter de ses doigts mouillés la montre qu'il a laissée dans son gilet.

Mais ceci présente des inconvénients. Ainsi, par exemple, s'il faut encore cinq minutes, il est forcé de rentrer dans l'eau, de revenir à la cabine encore une fois s'il hésite sur la durée du temps. Il risque, dans ses allées et venues, de prendre froid, au lieu de recueillir les avantages qu'il attend. Et puis, n'est-il pas pénible de se demander à chaque instant dans l'eau si le temps assigné est ou non révolu ?

A ces points de vue, les médecins ont d'autant plus raison que le bain de mer est devenu très en faveur auprès du public. Les dimanches les plages sont envahies et si tous les baigneurs ne suivent pas une cure médicale, un bon nombre y sont astreints.

Quoi qu'il en soit, est-il bien difficile de poser sur les plages des pendules qui sonneraient aussi les quarts et les demies heures ? Elles auraient aussi d'autres avantages. Nos plages sont des endroits où l'on se rend par train ou par bateau. Un baigneur qui ne peut se servir d'un montre-bracelet, risque de manquer son bateau ou son train.

H. FERIDUN.
(De l'« Akşam »)

Une curiosité postale

Nous recevons de notre ami Ali Nuri Dilmeç la petite note que voici :

« Copain, faites jaillir votre lumière dans les ténèbres qui m'entourent ! Hier soir, je me disposais à arroser mes facultés engourdis d'une goutte ou deux de vin blanc, quand on m'apporta une lettre que j'attendais en vain depuis quelque temps.

En l'ouvrant, je constatai qu'elle était datée du 17/7/1935. Elle venait du Danemark, d'un charmant îlot qui s'appelle Sejerøe et qui se trouve au sud de la mer de Cattegat.

Il devait y avoir erreur de date. Je reprends donc l'enveloppe. Mais non, le timbre postal indique Sejerøe 17/7/35. Je tourne l'enveloppe et je constate : Istanbul, 30/8/1935 et Kadiköy 30/8/1935.

Je la retourne de nouveau. Eureka ! Il y a encore un timbre : Tokio 9/8/35 Nippon.

Voilà la porte ouverte aux plus troublantes suppositions ! Est-ce que les puissances de l'Europe Centrale auraient barré le passage à travers leurs territoires aux envois de la poste danoise ?... Et pourquoi ?

Ou s'agit-il de l'ouverture d'une nouvelle ligne postale, voie du Japon, dont on a voulu m'offrir la primeur ?

Mais dans ce cas, je conseillerais d'accélérer un peu le service, pour être à la hauteur, en ce siècle de postes aériennes et autres innovations diaboliques.

Mon Dieu, dans quel siècle de surprises nous vivons ! Je vous la pince discrètement. Votre émerveillé Dilmeç

(N. D. L. R.) — Que notre ami se tranquillise ! Il doit y avoir simplement, en l'occurrence, une espièglerie d'une petite postière, jeune, jolie et blonde sans doute, comme la plupart des Danoises, et qui n'aura trouvé rien de mieux pour se signaler à son attention... S'il allait la voir ?...

« La France indécise »

Un grand reportage de Nerin Emrullah

Rue de la Paix, miroir de la France

Elle réunit les Tuileries à l'Opéra. Pas très longue, assez étroite, coupée par la colonne Vendôme et la large place aux palais style de la Rome Papale, la rue de la Paix ressemble, en effet, comme une soeur au « Corso » de Rome et à la « Piazza Colonna ».

Son débouché place de l'Opéra est presque caché, comme si c'était une rue bâtarde. Elle est dépaycée dans l'allure et l'aspect urbain du Paris d'aujourd'hui. Un étranger y passerait et serait à mille lieues de deviner sa célébrité. Moi-même je ne l'ai parcourue qu'après un an de séjour à Paris et par pure curiosité. Elle contraste par son calme apparent avec la fourmilrière voisine.

Mais l'apparence est vaine. C'est là le temple à richesses du grand Paris, de la France.

Du moins, c'était... Bijoutiers, fourreurs, maisons de coutures, parfumeries, modistes, chemisiers etc. etc. Toute l'élite du commerce français. Rue de la Paix, rendez-vous des rois, des milliardaires, rêve de chaque femme.

Rue de la Paix, fabrique d'illusions.

La rue est toujours là, les enseignes magiques aussi. Les commerçants doivent connaître beaucoup... de Paix ; car les clients les dérangent très peu. Parcourez un peu. A droite un grand chantier de démolition. On ne démolit rien du tout, mais il paraît que ce chantier reste là depuis des mois, le propriétaire pour qui on exécutait les travaux, ayant fait faillite depuis. Plus loin, une grande maison de couture « Marlène », de celles qui fabriquent des robes en séries aux prix modiques. Voici « Coty » le parfumeur. Sa vitrine expose un tas de flacons de tous modèles, surmontés de cartons au chiffre barrés : Soldes. Un parfum vendu 100 francs à la belle époque, est cédé 10 francs aujourd'hui. Des magasins de fourrures suivent plus loin. Des beaux renards argentés. Les prix sont modiques. Là aussi, on solde. Une vitrine propose même des réparations. Voici de grands bijoutiers, aux vitrines sobres, lourdes. Tiens « Burma » le magasin spécialisé dans la vente des imitations ! Les grands couturiers se succèdent : Chanel, Patou, Maggy Rouf etc... Voilà un magasin, rideau baissé. « A vendre cause de faillite ».

Plus loin : fonds à céder. Plus loin soldes : occasions. Le célèbre institut de beauté « Elisabeth Arden » se voit menacé par un tas de concurrents qui affichent des prix modiques. La rue de la Paix est envahie d'enseignes, de réclames tapageuses. Et les vitrines désertes sur lesquelles s'estompe le mot faillite contrastent avec l'étalage fastueux. Atmosphère de désordre, de difficulté, de crise. Crise — Entrons chez un grand bijoutier. Il vient vers moi l'air soupçonneux et renfrogné, et répond mal à ma demande d'entretien. Il me prend pour un fils de famille qui vient engager un bijou pour subvenir aux frais d'une trop capricieuse matresse. Il devient plus doux quand il sait n'être qu'un prétexte d'un journaliste.

« Les affaires ? Mauvaises, et peut-être... pire. Je ne vends que des bagues de fiançailles et des montres pour anniversaires. Il y a longtemps que je n'ai vu du collier de perles. Oh ! s'il n'y avait que cela, on ne paierait même pas son loyer ! Car les princes hindous ne nous visitent plus, et depuis le mariage de la Princesse Marina, on n'a rien vu. Heureusement je me rattrape avec l'expertise des bijoux d'occasions, comme intermédiaire.

C'est fou combien de gens vendent discrètement leurs bijoux, leur argenterie ! A croire que tout Paris est ruiné. Parfois ils les cèdent à des prix dérisoires. Mais comme cela ne suffisait pas encore pour boucler le budget, j'ai dû faire de l'imitation. Car tous ces gens-là qui vendent leur parure, ne voulant pas l'avouer aux yeux du monde, se faisaient faire les mêmes en faux.

Malgré tout cela, nous perdons chaque jour. Nas frais généraux sont énormes, car il faut vivre et conserver la façade : loyer, impôts, employés tout cela ruine. Nous tenons le coup par fierté et aussi parce que nous espérons des jours meilleurs. Le marasme des affaires... Peut-être cela va-t-il se dissiper ? Peut-être... »

Chez une grande maison de couture, la directrice, qui ne connaissait du temps où j'y accompagnais une artiste des Français dont j'étais le secrétaire, essaye de me résumer la situation de la corporation.

« Voyez-vous, dit-elle, on doit économetiser sur tout. Les maris ne dé-

noient pas leurs cordons de la bourse. Et mêmes les très riches doivent songer à leur budget. On n'achète plus que de temps à autres une toilette à 5.00, 15 mille francs.

Les femmes, cependant ont trouvé un moyen intelligent de rester élégantes, car le décor est toujours à l'honneur. Elles viennent ici, assistent à notre défilé de mannequins, retiennent un modèle, et puis chez une couturière à bon marché, le reproduisent. C'est de la fraude, c'est malhonnête. Mais je pourrais vous citer des artistes, des dames du monde qui le font.

Nous ne pouvons rien et nous voulons conserver la clientèle. Et maintenant que les modes sont devenues simples, sportives nous subissons la concurrence désastreuse des magasins de robes en série à bas prix.

Beaucoup de clientes attendent nos soldes, car nous soldons nos modèles plutôt que de les laisser invendus.

L'étranger ? Il ne vient plus à Paris, et s'il vient il n'achète jamais. La crise, le change, mesures draconiennes sur les devises, patriotisme. On n'achète plus que chez soi. Vous pouvez comprendre combien nous souffrons de cela, nous qui vivions sur l'étranger.

Maintenant il y a une mode à Hollywood, une autre à New-York, à Turin, à Berlin, à Moscou. Ils réussissent à faire cela grâce à des gens de chez nous qui les conseillent et le cinéma est pour eux un excellent moyen de propagande.

Et surtout il y a le trafic des modèles, qui est tout aussi organisé qu'une association de gangsters et contre lequel nous luttons depuis des années. Certes Paris demeure le centre. C'est encore nous qui lançons la Mode.

Nous avons l'honneur, mais l'argent... rien.

« Nous devons payer pourtant nos dessinateurs, nos mannequins, nos vendeuses, nos premières, nos secondes mains, nos coutesses, nos fournisseurs, nos impôts, notre loyer etc. etc. Jours sombres. Les faillites nous déciment. »

Chacun rue de la Paix vous dira la même chose. Et Rue de la Paix est le miroir de la France, de cette France laborieuse, qui, pour conserver son prestige, souffre matériellement.

Le mal de la France est un mal économique.

Je n'ai pas la prétention de faire ici une enquête technique sur la crise économique en France. Loin de là. Je ne veux qu'écrire mes impressions, pour créer une atmosphère. Aux lecteurs de tirer des conclusions jour par jour. Car chaque jour amène de nouvelles données, détruit des hypothèses, donne des conclusions. L'évolution est continue. Mais si pour d'autres pays on s'intéresse d'abord à la politique ou à l'aspect social, en France l'économie prime tout.

Sans comprendre les exigences de la situation économique française, on reste perplexe devant les problèmes d'autre sorte qui n'en sont que les conséquences. On observe souvent divers stades dans l'histoire des peuples : le stade religieux où les peuples ne vivaient que suivant une mystique, celui politique et militaire, où les peuples prennent farouchement parti pour des idées, où la guerre est une sorte de religion, le stade économique où les peuples ne songent qu'à leurs prospérités matérielles. En général la division n'est pas définie et par exemple l'Angleterre est en même temps puissance politique et économique.

La France, elle, en est nettement à son stade économique. C'est à dire que la masse française met au premier rang de ses préoccupations, l'économie. Et peut-être n'a-t-elle qu'une seule préoccupation : son bien-être. Le reste, par exemple, la situation extérieure n'est que secondaire. Elle craint une guerre avec l'Allemagne parce que cela menacerait son bien-être.

Cet état d'esprit matérialiste, bourgeois, qui fut celui de tous les peuples en décadence, Rome en tête, caractérise exactement la France d'aujourd'hui. Toutes les crises qu'elle a traversées depuis la guerre n'ont qu'une seule cause : la situation économique.

Nerin Emrullah

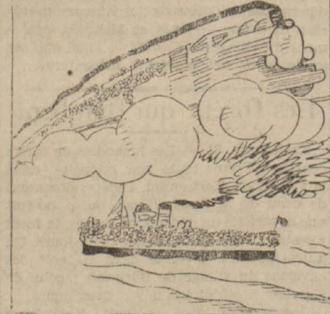
... Il faut développer le goût des voyages parmi le public...

...En voyant la foule qui se dirige vers la banlieue les dimanches...

... on a réduit de moitié les prix de passage.

...Mais beaucoup de nos compatriotes continuent à préférer les cafés aux voyages.

... Il faudrait accroître le prix des billets pour les faire bénéficier du prestige qui s'attache aux choses chères !



LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

Le lac de Cellad

« Partout ailleurs, note M. Ali Naci Karacan, dans le Tan, là où il y a de l'eau, il y a la vie ; chez nous, là où il y a de l'eau, il y a du malheur ! Le régime républicain a trouvé l'Anatolie dans cette situation et l'histoire nous enseigne qu'aucune civilisation n'a pu durer en Anatolie par suite de la malaria. C'est pourquoi la Turquie, s'étant engagée résolument dans la voie de la civilisation, se devait, avant tout d'anéantir la malaria dans le pays.

La grande plaie du petit Méandre, (Küçük Menderes) est constituée par le lac du Bourreau (Cellad Gölü). C'est la source de la forme la plus aigüe de la malaria dite tropicale, qui empoisonne toute une série de générations, pour des siècles. Cette immense étendue d'eau stagnante, qui ne peut se déverser vers la mer, est un gigantesque bouillon de culture de microbes qui mesure 110 kilomètres sur chaque côté, depuis Tire jusqu'au port de Hacı Hüseyin.

On peut dire qu'après la disparition des bourreaux tragiquement célèbres de l'empire, les Kara Ali, les Kel Mehmet, ce lac maintient dans ces régions la tradition d'horreur qui s'attachait à leur nom. Quand on traverse ces zones on rencontre, avec un indicible douleur, non pas des villages, mais des cimetières. Sous le régime impérial, onze villages exactement, ont péri ici avec leurs habitants. La seule beauté du lac est constituée lorsqu'on le traverse de jouer, par les gigantesques nœuds qui y poussent. Le spectacle est singulièrement attrayant et exotique à la fois. On dirait que ces fleurs des marécages sont là pour rendre la mort attrayante. Un seul village subsiste : celui de Belevi. Encouragés par la nouvelle que ce régime allait entreprendre l'assèchement du lac, les paysans sont restés...

L'assèchement du lac de Cellad, dans la zone de l'Egée, ne présente guère d'analogie avec les travaux de « bonifica » entrepris dans les différentes provinces d'Italie. Là-bas, on assèche les marais pour trouver de la terre à cultiver ; nous sommes obligés, nous, d'assécher les marais parce qu'ils sont un foyer de mort et parce que c'est là un grand problème de population. Le gouvernement de la République a décidé d'assécher complètement ce marais de façon à ce que le lac du Bourreau puisse devenir la Plaine de la Santé (Saylik Ovasi). Dans ce but, on a fait venir 18 grandes dragues, dites « excavateurs » qui ont commencé à aspirer la vase et à la rejeter. Cette grande opération coûtera deux millions et demi de livres et durera encore plus d'un an.

Maintenant, on est en train d'élargir les étroits canaux du Küçük Menderes. Avant longtemps, les eaux sales du lac trouveront un lit pour s'écouler. Et par l'assèchement du lac, nous obtiendrons 400 mille dönüm d'une terre singulièrement fertile et facile à arroser. Le paysan turc disposera ainsi d'un vaste champ où s'exercer son activité bienfaisante.

Et quand nous traverserons alors les stations proches du lac du Bourreau, nous verrons au lieu de compatriotes la pupille éteinte, la peau d'un jaune sombre, les os saillants, des gars sains et robustes, hauts en couleurs, qui justifieront par leur seul aspect, l'expression familière aux Occidentaux, « fort comme un Turc ».

L'élevage est en danger en Anatolie

M. Asim Us pose, dans le Kurun, ce principe : « Les droits d'abattoir ont revu ces temps derniers pour l'élevage dans notre pays l'aspect d'un danger public. Ces droits, déjà lourds, sont devenus mortels à la suite de la baisse graduelle du prix de la viande de boucherie. Et ils sont demeurés inchangés !

Il y a trois ans, un mouton de première qualité, pesant 35 kg, était vendu à 10 Ltqs. à Erzurum ; aujourd'hui on le cède à 3 Ltqs. Le prix d'un mouton de seconde qualité, de 25 kg, a baissé de 7 à 2 Ltqs. Mais, aux abattoirs, les droits

sont aujourd'hui, ce qu'ils étaient il y a un an ! Et les autres frais également n'ont pas été réduits. Les producteurs payaient, il y a trois ans, 330 piastres, pour chaque tête de bétail qu'ils conduisaient aux abattoirs ; aujourd'hui, ils en payent exactement autant.

Ces frais et taxes représentaient donc, autrefois, 30 % du prix de vente de l'animal abattu ; le producteur était assuré de conserver la moitié au moins de ce montant. Aujourd'hui, il ne lui reste littéralement rien. Bien plus : il est des producteurs de bétails qui quittent débonnêtement les abattoirs !

Comment voulez-vous que, dans de pareilles conditions, l'Anatolie puisse se livrer à l'élevage ? Le résultat vers lequel nous allons ne doit-il pas être la fin de la production du bétail ?

C'est là une plaie économique évidente, éclatante : nous attendons de la Municipalité d'Istanbul les mesures nécessaires pour y remédier. La Municipalité ne doit pas envisager cette question du seul point de vue des rentrées. Des années passeront avant qu'elle trouve de nouvelles ressources susceptibles de remplacer celles qui viendront à lui manquer du fait de la réduction des droits et taxes des abattoirs, tandis qu'il n'y a pas de temps à perdre, en l'occurrence. Le gouvernement doit envisager la question sous l'angle des intérêts nationaux et doit pourvoir au plus tôt à son règlement.

Le téléphone également est devenu la propriété de la nation !

« C'est avec une grande joie — déclare le Zaman — que nous avons écrit le titre de cet article. Ainsi, encore un des services publics les plus importants d'Istanbul passe des mains des étrangers entre les mains de la nation. Comment ceux qui ont rendu ce service à la nation pourraient-ils n'avoir pas droit à la reconnaissance et aux bénéfices ?

Notre ministre des Travaux Publics, a une grande qualité. Toute œuvre qu'il entreprend, il l'accomplit et c'est toujours en vue d'assurer un grand avantage à la nation.

Considérez, par exemple, les conditions du rachat des téléphones. La Société encaisse près d'un million de Ltqs. par an, dont 400.000 Ltqs. de bénéfice net. Le ministère des Travaux Publics achète toutes ses installations avec leur matériel moyennant un paiement global de 40.000 Ltqs. par an, soit 250.000 Ltqs. au cours d'aujourd'hui. C'est dire qu'il n'en résultera aucune charge pour le budget de l'Etat. Au contraire, avec les seuls bénéfices annuels de l'exploitation, après avoir payé l'annuité fixée, on réalisera un supplément de recettes de 150.000 Ltqs. par an. D'ailleurs, il est certain qu'une meilleure administration des services aurait assuré des bénéfices doubles. Pour peu que le Ministère des Travaux Publics témoigne dans l'exploitation des téléphones d'un bonheur égal à celui qui a présidé à leur rachat, et notamment, pour peu qu'il réduise le prix des conversations et surtout les frais d'installation, les recettes s'accroîtront certainement dans une très grande mesure en deux ou trois ans.

Un autre succès du ministère réside dans le fait que les versements ne commenceront qu'en 1940. Le fait que la Société ait accepté cette clause indique combien ses dettes envers l'Etat devaient être élevées !

Partout au monde, les téléphones sont exploités par l'Etat. En France et en Allemagne, la gestion en est, toute entière, entre les mains des Postes. Il aurait fallu depuis longtemps qu'il en fut de même chez nous aussi. Nous avons pu nous rendre compte pendant la période d'armistice de tous les inconvénients que présentait le fait qu'un pareil instrument de communications ne fut pas entre nos mains. Entre les mains des Anglais qui occupaient Istanbul, la société anglaise des téléphones s'était révélée un terrible

instrument de leur autorité. De ce point de vue également, le rachat présente une importance capitale.

Le Zaman termine en préconisant également le rachat des tramways et de la Société d'Electricité.

Traite le même sujet, M. Abiddin Daver écrit dans le Cumhuriyet et La République :

« Le principe étatique appliqué au domaine des entreprises publiques demande que les affaires de transport sur terre, sur mer et dans les airs, les affaires de chargement et de déchargement dans les ports, enfin les services des télégraphes, des téléphones et de radio soient concentrés entre les mains du gouvernement qui les exploitera sous une forme utile au pays et au peuple en réservant, pour lui-même un bénéfice minime ou en partageant parfois ce bénéfice avec les Municipalités. L'exploitation de nos droits légitimes ne doit pas aller remplir la caisse des impérialistes et des capitalistes étrangers comme cela se passe dans les colonies et les semi-colonies.

Administrés d'une manière rationnelle, les entreprises publiques seront entre les mains de l'Etat une source de revenus et serviront à alléger le budget. Le peuple lui-même en profitera, car même s'il ne peut en résulter une réduction des impôts, il n'y aurait pas tout au moins des impôts nouveaux.

La lutte entreprise par M. Ali Cetinkaya dans le domaine de l'étatisation des services d'utilité publique continuera. Nous attendons de lui d'autres initiatives notamment le rachat de la concession des chemins de fer orientaux et de diverses autres concessions.

Nous considérons comme un devoir national de féliciter le ministre des Travaux Publics de cette victoire dont il a doté le pays le jour même de la célébration de la Grande Victoire. »

LA VIE SPORTIVE

La Coupe de l'Aviation

Hier, se sont poursuivis les matches de la coupe de l'Aviation. La première rencontre **Arnavutköy-Sélection** de 2ème division, se termina par la nette victoire d'**Arnavutköy** avec le score de 5 buts à 2.

Quant à **Beşiktaş**, il vainquit très nettement aussi **Suleymaniye** par 5 buts à 0.

Les championnats de Turquie d'athlétisme

La seconde journée des championnats de Turquie a donné les résultats suivants :

- 200 m. — 1er Raif 23 s., 2ème Semih 23 s. 3/10.
- Poids. — 1er Ateş Ibrahim, 12 m. 725, 2ème Veysi, 12 m. 665.
- 110 m. haies. — 1er Rasit, 16 s. 5/10, 2ème Kadri, 18 s.
- 400 m. — 1er Mehmed Ali, 53 s. 8/10, 2ème Ziya, 55 s. 1/10.
- Triple saut. — 1er Poulos, 13 m. 87, 2ème Asim, 13 m. 37.
- Javelot. — 1er Karakaş, 53 m. 345, 2ème Necdet, 50 m. 90.
- 10.000 m. — 1er Remzi, 33'51 s. 1/10, 2ème Ibrahim 39'35 s. 4/10.
- Disque (style grec). — 1er Veysi, 36 m. 41, 2ème Naili, 33 m. 55.
- 1.500 m. — 1er Recep, 4 m. 17 s. 2/10, 2ème Galib 4 m. 20 s. 5/10.
- Saut à la perche. — 1er Kadri 3 m., 2ème Şaha, 2 m. 93.
- Relais 4x100. — 1er Beşiktaş, 46 s. 8/10, 2ème Ankara.

Appartement confortable A LOUER en face du Jardin du Taksim

Sur la grand'rué du tram, 6 chambres, cuisine, bain, office et cellier. Parquet, calorifère et eau chaude. Eclairé et ensoleillé. Topçu caddesi, No. 2.

S'adresser au portier.

JEUNE FEMME désire se placer comme nourrice. S'adresser au journal sous « Nourrice ».

CHRONIQUE DE L'AIR

Le "Raduno del Littorio,"



Un monoplan «Breda» de grand tourisme

Rome, 31. — La compétition aérienne internationale dite le « Raduno del Littorio » commencée le 24 août, a pris fin, hier, par étape Venise - Rome. Sur 56 appareils qui avaient pris le départ, 37 ont complété les quatre étapes du circuit. Le vainqueur de l'épreuve est l'ingénieur italien Furio Nicolot sur un monoplan «Breda 39», qui a totalisé 883,8 points. L'Italien Parodi est second, avec 802,4 points ; troisième Faglia (également Italien) avec 773,9 points ; quatrième, le Suisse Fretz, avec 763,8 points ; cinquième, le Tchecoslovaque Kalla, avec 762,8 points.

Nicolot est âgée de 27 ans, et compte à

son actif deux records mondiaux de hauteur pour appareils légers.

Un avion à ailes réduites

Livourne, 31. — Quatre experts mécaniciens de l'aéronautique ont inventé un appareil à ailes réduites qui permet de diminuer la surface des ailes en fonction de la diminution du poids. On réalise ainsi un avantage notable non seulement au point de vue de l'accroissement de la vitesse, mais aussi au point de vue de la diminution de poids. Les plans de l'appareil furent déposés à la Préfecture et les experts ont demandé l'autorisation d'expérimenter cet avion au centre aéronautique expérimental de Guidonia.

Encore un grand procès en Grèce

Un impressionnant appel de l'« Akropolis »

(De notre correspondant particulier)

Athènes, 30. — Un important et intéressant procès commencera le 21 octobre prochain devant la Cour d'Assises d'Athènes. Il s'agit du jugement des inculpés dans le coup de main tenté le 6 mars 1933, au lendemain des élections législatives, qui ont donné la majorité au parti populiste (Tsaldaris). Un mouvement amorcé par le général Plastiras avait été tenté en vue de frustrer les populistes des fruits de leur victoire électorale et de les empêcher de prendre le pouvoir que détenait le gouvernement Vénizelos.

Les inculpés sont au nombre de 32 et l'acte d'accusation mentionne comme forfaits commis qui ont provoqué les poursuites : crime de haute trahison, meurtre et tentative de meurtre, attentat contre la sûreté de l'Etat. Les faits se sont déroulés avec plus ou moins de gravité à Athènes, Salonique, Corfou, Sédes, Tripoli, Xanthie, Serrès, Sparte. Le parquet du procureur-général a ouvert d'office l'instruction et engagé les poursuites ; il a fait appel à 260 témoins de droit commun ou de moralité à charge des inculpés. Parmi ces témoins, figurent plusieurs officiers généraux : le général Condylis, le général Othonaios — qui rétablit la situation en assumant provisoirement le pouvoir — les généraux A. Mazarakis, Ket H. Manettas, Tsimitolis, Yalistras, Pétridis et l'amiral Ty-paldos.

Parmi les inculpés, en dehors de Plastiras, on rencontre les noms de plusieurs officiers : Tzanakakis, Andritsopoulos, Ieronymakis, Diamessis, Papatheas, Zolas, Katsonas, tous condamnés et détenus pour participation au récent mouvement insurrectionnel de mars 1935. Dans le cas du capitaine Volanis, l'ac-tion publique se trouve être éteinte du fait qu'il a été condamné à mort et exécuté à Salonique pour participation active à l'insurrection du 3 mars.

Un autre inculpé de marque, qui, malheureusement, ne répondra pas à l'appel, est le général Miltiade Kimissis, fusillé à Athènes en exécution de la sentence de mort prononcée à son endroit par le conseil de guerre de la capitale.

Ce sera là un procès plutôt spectaculaire, car presque tous les inculpés sont ou contumax ou déjà condamnés pour faits analogues et en vertu de l'adage juridique **non bis in idem**, ils n'ont rien à appréhender. Du reste, on a recommencé à parler d'amnistie générale qui deviendrait effective après le plébiscite, quelle que soit son issue.

Dans un article paru sur six colonnes, sous le titre : « La menace d'une nouvelle et terrible guerre mondiale, ne serait-elle pas capable de nous assagir ? », l'indé-

pendant **Akropolis** énumère les raisons qui doivent obliger les Hellènes à se réunir en faisceau, à proclamer l'union nationale et rappelle les lacunes de la défense du pays : matériel de guerre très incomplet ; l'armée divisée et privée de plus de 1.000 valeureux officiers « liquidés ». Même situation dans les cadres de la marine. « Pensez — ajoute l'**Akropolis** — à notre aviation sans avions ; à notre artillerie, sans canons ; à notre flotte sans unités de bataille, à nos moyens techniques et chimiques, nuls. Et à une guerre générale qui nous aura surpris, démunis, dans ces conditions. Songez au sort tragique de la Grèce ! »

Clôture du 28 Août BOURSE DE NEW-YORK

Turo 7 1/2 1933	313.50
Banque Ottomane	273.—
BOURSE DE NEW-YORK	
Londres	4.9725 4.975
Berlin	40.29 40.29
Amsterdam	67.77 67.77
Paris	6.62 6.6232
Milan	8.195 8.18
(Communiqué par l'A. A.)	

LA BOURSE

Istanbul 28 Août 1935 (Cours de clôture)

EMPRUNTS	OBLIGATIONS
Intérieur 94.25	Quais 10.25
Ergani 1933 95.—	B. Représentatif 45.40
Unituro I 27.85	Anadolu I-II 45.75
II 26.20	Anadolu III 46.25
III 26.70	

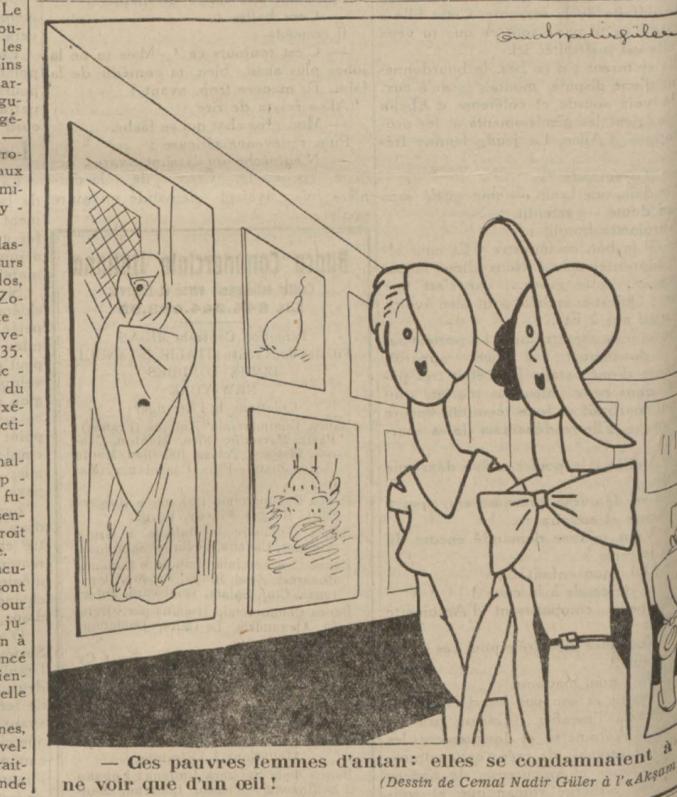
ACTIONS		
De la R. T.	58.50	Téléphone 18.—
Iş Bank. Nomi.	9.50	Bomonti —
Au porteur	9.50	Deroos 17.—
Porteur de fonds	90.—	Ciments 12.95
Tramway	30.60	Itihab day. 9.50
Anadolu	25.—	Şark day. 0.95
Şirket-Hayriye	15.50	Balia-Karaidin 1.55
Régie	2.90	Droguerie Cent. 4.66

CHEQUES		
Paris	12.03.—	Prague 19.16.92
Londres	825.—	Vienne 4.19.—
New-York	79.67.50	Madrid 5.81.43
Bruxelles	4.72.50	Berlin 01.97.66
Milan	9.70.50	Belgrade 34.96.33
Athènes	83.71.50	Varsovie 4.21.—
Genève	2.43.62	Budapest 4.51.40
Amsterdam	1.17.50	Bucarest 63.77.55
Sofia	63.29.92	Moscou 10.98.—

DEVICES (Ventes)		
Psts.		Psts.
20 F. français	168.—	1 Schilling A. 23.50
1 Sterling	625.—	1 Peseta 25.—
1 Dollar	125.—	1 Mark 42.—
20 Liras	198.—	1 Zloty 23.50
0 F. Belges	82.—	20 Leis 16.—
20 Drachmes	24.—	20 Dinars 66.—
20 F. Suisse	820.—	1 Tchernovitch 31.—
20 Levass	24.—	1 Ltq. Or 9.82
20 C. Tchèques	98.—	1 Meçidiya 0.53.—
1 Florin	81.—	Banknote 2.90

Les Bourses étrangères

Clôture du 28 Août 1935 BOURSE DE LONDRES		
15 h. 47 (clôt. off.) 18 h. (après clôture)		
New-York	4.9668	4.9681
Paris	75.07	75.10
Berlin	12.335	12.335
Amsterdam	7.3325	7.3375
Bruxelles	29.485	29.485
Milan	60.56	60.56
Genève	15.2025	15.22
Athènes	521.	521.



— Ces pauvres femmes d'antan : elles se condamnaient à ne voir que d'un œil ! (Dessin de Cemal Nadir Güler à l'« Akşam »)

FEUILLETON DU BEYOĞLU N° 16

LA VERGE D'AARON

Par D. H. Lawrence

Traduit de l'anglais par ROGER CORNAZ

CHAPITRE VI

CAUSERIE

— Ce n'est nullement nécessaire, dit Joséphine.

Les quatre qui allaient dans la même direction descendirent jusqu'à la ligne du métro.

C'était presque le dernier train. La station à demi déserte était pourtant bruyante.

Plusieurs ivrognes hurlaient ou chantaient. Dans ces entrailles de Londres, après minuit, tout semblait horrible et mystérieux.

— Comme je déteste ce Londres, dit Tanny.

Elle était à demi Norvégienne et avait passé une grande partie de sa vie en Norvège avant d'épouser Lilly.

— Oui, moi aussi, dit Joséphine. Mais si on veut gagner sa vie, il faut bien y

rester. Comme je voudrais retourner à Paris ! Mais il n'y a rien à faire pour moi en France. Quand retourneriez-vous à la campagne, vous deux ?

— Vendredi, dit Lilly.

— Quelle chance vous avez ! Et quand irez-vous en Norvège, Tanny ?

— Dans un mois environ.

— Vous devez être ravie ?

— Oh ! reconnaissante, d'être hors d'Angleterre.

— Je comprends. C'est mon impression aussi. Tout y est si affreux, si triste, si ennuyeux...

— Ils montèrent dans le train bondé. Les ivrognes hurlaient toujours comme des bêtes sauvages ; d'autres dormaient ; des soldats chantaient :

— Avez-vous réellement rompu vos fiançailles avec Jim ? demanda Tanny d'une voix perçante qui couvrait le vacarme du train.

— Oui, il est impossible, dit Joséphine.

Absolument hystérique et impossible.

— Et si égoïste, cria Tanny.

— Oh terriblement !

— Venez déjeuner avec nous à Hamestead, dit Lilly à Aaron.

— Oui, merci, dit Aaron.

Lilly griffonna des indications sur une carte. Le métro de minuit, surchauffé, éreinté, continua sa course bruyante. Aaron et Joséphine descendirent pour changer de train.

CHAPITRE VII

LE SQUARE OBSCUR

Joséphine avait invité Aaron Sisson à dîner dans un restaurant de Soho, un dimanche soir. Ils étaient seuls, à une table, dans un coin. Avec l'aide d'une bouteille de Bourgogne, elle tirait de lui toute son histoire.

Son père avait été creuser des puits. Il gagnait largement sa vie ; mais il était mort d'une chute dans les puits quand Aaron était son enfant unique. Le magasin avait prospéré ; elle avait voulu qu'Aaron devint maître d'école. Il s'y était préparé pendant six ans ; puis, tout à coup, il avait renoncé à ses études et était descendu dans la mine.

— Mais pourquoi ? demanda Joséphine.

— Je ne pourrais pas vous le dire. Je me sentais mieux fait pour cela.

Il avait un curieux genre d'esprit, intelligent, presque raffiné, et qui avait ré-

pudié toute éducation. Il gardait expressément l'accent des Midlands. Il comprenait très bien la différence entre un symbole et une allégorie. Mais il préférait être illettré.

Joséphine se fit expliquer que c'était qu'un vérificateur du pesage des mineurs. Elle essaya d'avoir des détails sur la femme d'Aaron. Mais elle ne put rien apprendre sinon qu'elle était fille d'un cabaretier et de santé délicate.

— Est-ce que vous lui envoyez de l'argent ? demanda-t-elle.

— Oui. La maison m'appartient. Et je lui donne tant par mois sur l'argent que j'ai à la banque. Ma mère m'a laissé en mourant un peu de mille livres.

— Ça vous est égal, ce que je vous dis ? demanda Joséphine.

— Oui, ça m'est égal, répondit-il en riant.

Il avait avec elle cette façon d'être qui lui était propre, avenante, courtoise. En réalité il la tenait à distance. Par certains côtés il lui rappelait Robert : il était blond, droit, bien bâti, frais, l'air anglais. Mais il mettait entre lui-même et les autres une curieuse, une froide distance qu'elle ne pouvait franchir. Une indifférence intime envers elle, peut-être envers tous. Pourtant son rire était magnifique.

— Ne voulez-vous pas me dire pourquoi vous avez abandonné votre femme et vos enfants ? Ne les aimez-vous pas ?

Aaron regarda l'étrange museau rond et sombre de la jeune fille. Ses cheveux

coups retombaient en sombres plis, curieux, très noirs, sur ses oreilles.

— Pourquoi je les ai abandonnés ? Pour aucune raison bien définie. Ils se passent très bien de moi.

Joséphine le regardait. Elle vit une pâleur de souffrances sous son teint frais, une étrange tension dans ses yeux.

— Mais vous n'avez pas pu abandonner vos petites filles sans aucune raison...

— Si. Sans raison ; sauf que je voulais un peu d'espace autour de moi...

— Vous voulez de l'amour ? demanda vivement Joséphine.

— Non, je voulais de l'air respirable. Je ne sais pas ce que je voulais. Pourquoi le saurais-je ?

— Mais il faut savoir : surtout quand nous nous disposons à faire tant souffrir les autres...

— Ah bien... Je voulais une bouffée d'air frais à respirer moi tout seul. Je me sentais forcé à aimer. Je sens que, si je rentre chez moi maintenant, on me forcera de nouveau, on me forcera à aimer, à m'attacher, à je ne sais quoi.

— Peut-être que vous voulez plus que votre femme ne pouvait vous donner.

— Peut-être que je voulais moins. Elle a décidé qu'elle m'aimait et elle ne me fera pas grâce de son amour.

— Ne l'avez-vous jamais aimé ?

— Oh, si. Je n'aimerais jamais personne d'autre. Mais je préfère aller au diable plutôt que de continuer à être un

amant, le sien ou celui de